Photo Brussels Festival 25.01.-25.02.24

Atelier Contraste
Rue du Général Capiaumont 45,
1040 Bruxelles
www.photo-contraste.com

Manon Lanjouère
Les Particules, le conte humain d'une eau qui meurt

exposition collective «Des Mondes Habitables?» avec les élèves de contraste

Dossier de Presse

Contraste invite Manon Lanjouère à dialoguer avec cinq élèves de l'Atelier sur la notion de « **Problématique environnementale, écologie et utopie** » par le prisme de la photo et des sciences. Elle présente sa série : *Les Particules, le conte humain d'une eau qui meurt* en regard des travaux de Delphine Dubois, Viviane Cangeloni, Marielle Geerinckx, Catherine Rombouts, Charlotte de Schutter, et propose une exposition intitulée "Des Mondes Habitables ?".

Exposition ouverte
du 27 janvier au 25 février

jeudi & vendredi 17-20h ;
samedi & dimanche 14-18h

Vernissage: vendredi 26 janvier 19h

Pour toutes informations supplémentaires,
merci de contacter Nicolas Van Brande
info@photo-contraste.com

Photo Brussels Festival 25.01.-25.02.24

Francophones Bruxelles

CONTRASTE

Manon Lanjouère

Née en 1993, vit et travaille entre Saint-Malo et Paris. Après un parcours en Histoire de l'Art à la Sorbonne elle décide de se former à la photographie et intègre l'école des Gobelins en 2014 d'où elle sort diplômée en 2017.

Plongé dans des espaces intimes, physiques, ou métaphysiques, le travail pluridisciplinaire de Manon Lanjouère interroge nos imaginaires et révèle un séduisant alliage de sciences et de poésie. Les photos, sculptures, assemblages de ready-made, maquettes, collages, archives, écrits poétiques, qui façonnent ses installations sont autant de recherches scientifiques que d'artifices. Une histoire insolite est à déceler sous des images fabriquées, des indices, des mots qui invitent à la réflexion et la création de faux témoins révèle l'ambiguïté de nos perceptions pour mieux nous tromper. Le regardeur sollicité se fait alors chercheur en s'interrogeant sur la véracité des pièces et documents qui lui sont donnés d'observer. Son intérêt pour le 17ème siècle et l'apparition des systèmes d'outils d'observation du monde, tel que le microscope, le télescope, et plus tard la photographie, qui offrent l'accessibilité à l'invisible, lui permettent de dire et raconter l'inconnu. Manon Lanjouère met alors en place une forme de mimésis de l'invisible, où l'image mentale fait appel à notre imaginaire collectif. Ses récits imaginaires et leurs dimensions merveilleuses se mêlent désormais aux images des progrès du présent pour faire naître une réalité encore non vue, proposant un voyage entre passé et anticipation. Les fictions deviennent un stimulus fondamental pour l'appréhension par les hommes de leur environnement. Derrière chaque histoire, la tentative de comprendre l'interaction entre le paysage et l'humain reste centrale. Manon Lanjouère est dans une constante interrogation sur notre rapport à la Terre, au vivant, à l'Univers et questionne la frontière entre artificiel et naturel à l'ère de l'anthropocène.

Son travail fait partie de collections privées ainsi que de collections d'institutions et musées tels que la MEP (Maison européenne de la Photographie, FR), le musée Nicéphore Niépce (FR), le musée de l'Élysée (CH), le CNAP (centre national des arts plastiques, FR), de la BNF (Bibliothèque nationale de France, FR), de la Fondation François Schneider (FR). Son travail a été présenté en France et à l'étranger, dans le cadre de festivals ou d'expositions collectives et personnelles dans des musées ou centres d'art, notamment au musée Benaki à Athènes, à la MEP, à la galerie HOSOO à Kyoto, au Cellier (Jeu de Paume de Reims), à la foire Approche avec la galerie du jour Agnès b...

Son dernier projet, *Les Particules*, récit d'anticipation montrant un monde marin fait entièrement de plastique, a été lauréat de la résidence de la fondation Tara océan et résulte d'un mois passé à bord aux côtés de marins et scientifiques. Il a remporté en 2022 le prix Photographie et Science initié par la résidence 1+2 et a déjà fait l'objet de plusieurs expositions. Le projet vient a reçu en 2023 le prix Talents contemporains de la Fondation François Schneider. Il a fait l'objet d'un livre avec les éditions The Eyes, paru en octobre 2023.

Photo Brussels Festival 25.01.-25.02.24

Atelier Contraste
Rue du Général Capiaumont 45,
1040 Bruxelles
www.photo-contraste.com

Manon Lanjouère
Les Particules, le conte humain d'une eau qui meurt

exposition collective «Des Mondes Habitables?» avec les élèves de contraste

© ADAGP Paris, Manon Lanjouère, *Les Particules, Tubularia indivisa*, 2023, 20x20 cm, cyanotype sur verre et émulsion vinylique fluorescente

Les Particules,
Le conte humain d'une eau qui meurt

Alors que l'homme trouvait dans l'eau la matière naturellement pure, nous faisons face aujourd'hui au drame de « l'impureté » des océans. Cette beauté naturelle ternie par l'humain se transforme progressivement en exutoire de toutes les crasses. Victime du frégolisme et de l'illusoire recyclabilité de la matière plastique, nous en déversons huit millions de tonnes dans l'océan chaque année. À ce rythme foudroyant et sans réelle action de notre part, la quantité de plastiques dans l'océan devrait tripler d'ici à 2050. 99% des déchets plastiques ne sont pas retrouvés car ils se sont majoritairement fragmentés en particules de plus en plus petites, formant alors des microplastiques inférieurs à cinq millimètres. Le phytoplancton (micro-algue) représente moins de 1 % de la masse photosynthétique de la Terre, assimile ces particules de plastiques, les empêchant de correctement faire la photosynthèse responsable de 30 % / 40% de l'absorption du dioxyde de carbone et de plus de 50 % de la production d'oxygène : un bilan phénoménal et glaçant compte-tenu de leur vulnérabilité face aux micro-plastiques. Nous faisons face à un théâtre d'activité de la vie sous-marine étouffée par le plastique, nouvelle « végétation » de cauchemars.

Les particules se propose alors de rentrer dans la couche immobile des eaux, de lever le linceul sur les peuples invisibles, et de plonger le spectateur dans un abîme de réflexion. Avec l'image créatrice, j'offre une nouvelle forme au monde détruit de demain en en réinventant sa structure : les matériaux plastiques deviennent la nouvelle forme représentative des microbiomes et planctons. Par le jeu de la mimésis, je remplace le réel et anticipe un avenir par une image projective. Les déchets plastiques, récupérés sur les plages, dans nos poubelles, me permettent de reproduire ces espèces sous-marines en utilisant une posture scientifique et documentaire, frontalement sur fond de cyanotype. S'inspirant de l'herbier *British Algae* d'Anna Atkins, ou encore des sublimes planches d'Ernst Haeckel sur *Les formes artistiques de la nature*, ces productions ne sont qu'une tension dialectique entre le sublime et le dérisoire d'une nature abîmée par la main de l'homme. Se développe un travail de recherche d'analogie entre le matériau utilisé et la forme : l'Emiliania huxleyi devient une agglomération de passoires de douche, le guinardia striata un simple élastique à cheveux, le licmophora un ensemble d'agitateurs de boissons... Reprenant la technique de l'orotone, j'applique sur une deuxième plaque de verre posée sur le côté émulsion, de la peinture fluorescente pour rappeler la protéine fluorescente de certains organismes. On tombe en plein délire psychédélique : les tentacules s'enflamment, les méduses s'illuminent...

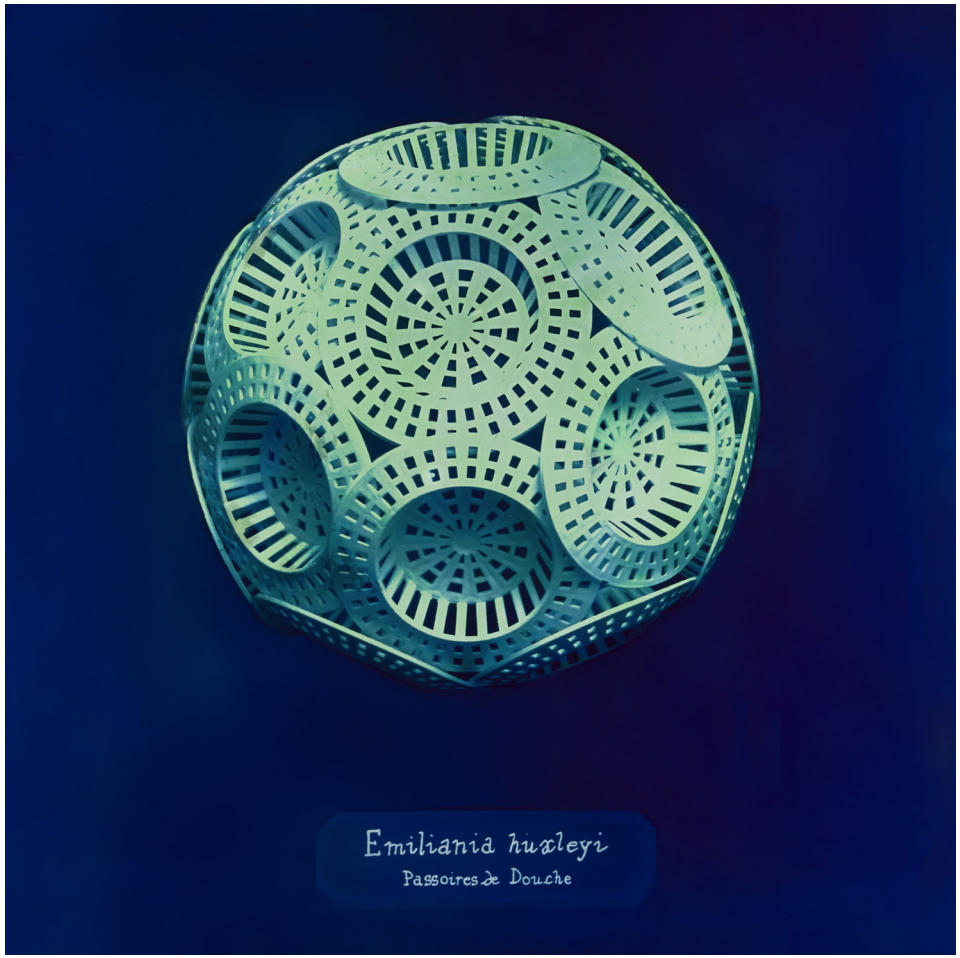
L'image se donne alors comme un fantôme, fantôme de ces espèces en voie de disparition, comme une spéculation qui se réaliserait au moyen d'apparence. Cette espèce de prophétie apocalyptique montre un paysage sous marin sublimé, volontairement trop doux, trop artificiel, « nulle part la fraîche nature n'y respire » (G.Bachelard). En examinant d'un oeil attentif, le spectateur découvre petit à petit un ensemble répulsif et réalise la supercherie à laquelle il fait face. L'inquiétude doit le surprendre tôt ou tard, l'oeil suit ce devenir de la noirceur, il interroge l'eau comme il interroge sa conscience et ainsi lit dans cette reconstruction de l'eau le destin de l'homme, sa future oraison funèbre. Comme l'eau que l'on se projette au visage, *Les particules* souhaite réveiller cette énergie de voir, transformant le regard en une action claire et facile conduisant à une réelle prise de conscience. Je confie ainsi à l'imagination et la création artistique, l'ambition d'exciter le désir de transformation de la société.

Photo Brussels Festival 25.01.-25.02.24

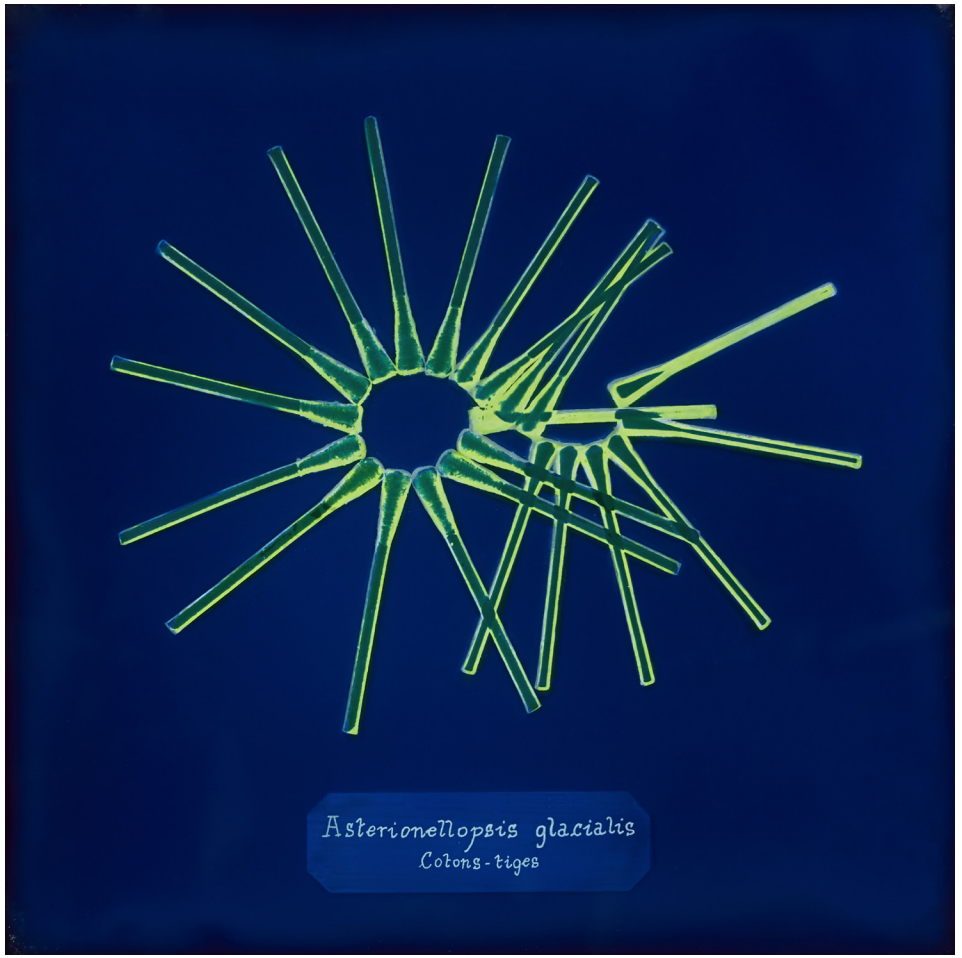
Atelier Contraste
Rue du Général Capiaumont 45,
1040 Bruxelles
www.photo-contraste.com

Manon Lanjouère
Les Particules, le conte humain d'une eau qui meurt

exposition collective «Des Mondes Habitables?» avec les élèves de contraste



© ADAGP Paris, Manon Lanjouère,
Les Particules, Emiliania huxleyi, 2023, 20x20 cm, cyanotype sur verre et émulsion vinylique fluorescente



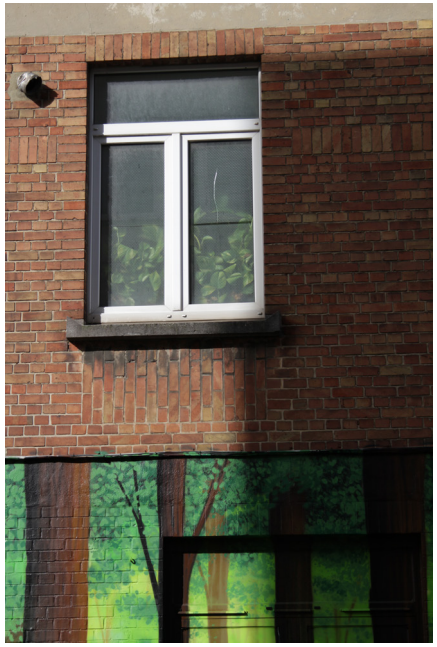
© ADAGP Paris, Manon Lanjouère,
Les Particules, Asterionellopsis glacialis, 2023, 20x20 cm, cyanotype sur verre et émulsion vinylique fluorescente

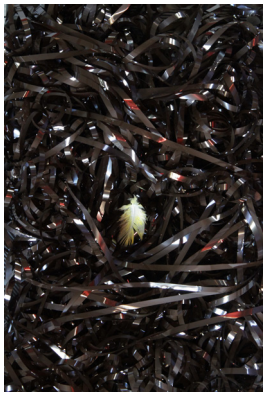
Des Mondes Habitables ?

De tout temps, l'homme a observé la voûte céleste. Toujours présentes au-dessus de sa tête, les planètes et les étoiles ont stimulé l'imagination de l'homme, suscité en lui le désir de les atteindre. Avec les avancées des sondes spatiales, des satellites et des missions habitées, la vision de notre point bleu, scène minuscule dans l'immense arène cosmique, s'est construite. Déplacer notre regard, prendre du recul, se questionner sur notre place dans l'univers et sur notre planète que nous savons être la seule habitable, tels devraient être les enjeux de notre désir de connaissance et de curiosité. « N'est-il pas agréable d'exercer notre esprit dans la contemplation des grands spectacles de la nature ? N'est-il pas utile de savoir au moins sur quoi nous marchons [...] ? » demandait déjà Camille Flammarion, célèbre astronome du 19ème siècle. Ces questions résonnent encore aujourd'hui alors que nous scrutons notre climat à la lumière de l'histoire du système solaire. Vénus, qualifiée de jumelle infernale de la Terre par les planétologues et chercheurs de la NASA, entre autres, pourrait avoir été le premier monde habitable du système solaire avec un océan et la terre. Des études suggèrent que l'atmosphère de Vénus aurait auparavant ressemblé à celle entourant la Terre, et que des milliards d'années plus tard, un effet de serre grandissant est apparu du fait de l'évaporation de cette eau, aboutissant au niveau critique actuel de gaz à effet de serre dans son atmosphère. Devons-nous y lire un avertissement sur le devenir de notre planète ? C'est certainement ce que propose l'exposition" Des mondes habitables ?". Construite comme une fable écologique qui traite de l'impact de notre présence anthropique sur notre planète, elle questionne notre rapport à l'industrialisation, dresse une liste non exhaustive des polluants et destructeurs de la biodiversité tels que les PFAS, les microplastiques, les pesticides... Elle met en lumière leurs effets dévastateurs ainsi que ceux du réchauffement climatique sur les écosystèmes, allant de l'acidification des océans aux inondations dues à la montée des eaux... Force est de constater que malgré les chiffres, malgré les statistiques, malgré l'alerte de plus en plus fréquente des scientifiques, nous ne changeons pas. Que faut-il faire pour changer de cap, puisque la raison ne fonctionne pas, puisque les chiffres ne nous disent rien ? Il faut parler d'une autre manière, il faut écrire d'autres récits pour rendre compte du vivant. L'artiste ne peut avoir d'autres tâches que de faire des catalogues, des inventaires des espèces disparues, de pourchasser les coins de nature vidés, pour y faire apparaître en rangs serrés les créations et instruments humains de destruction de la nature. Sur cette planète mangée lamentablement par le « héros » capitaliste, persistent les vestiges d'un âge romantique révolu, celui d'une Nature « immaculée » qui fait éclater par contraste l'état de santé de ces soi-disant propriétaires du monde. Et chaque nouvelle disparition du vivant nous lègue comme un présage : l'image de notre propre mort.

Avec les travaux de Manon Lanjouère & les élèves de l'atelier Contraste : Delphine Dubois, Viviane Cangeloni, Marielle Geerinckx, Catherine Rombouts, Charlotte de Schutter.

Delphine Dubois, *Le printemps silencieux*

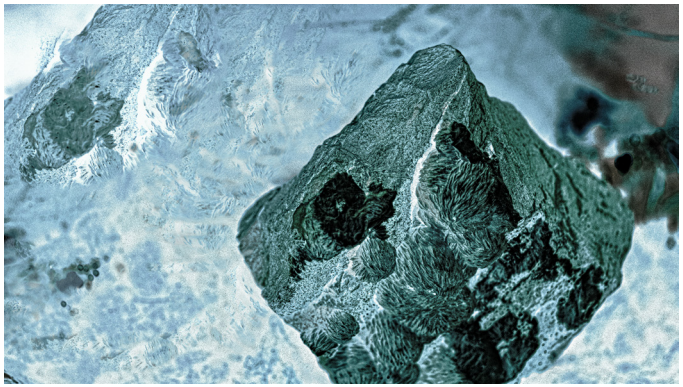




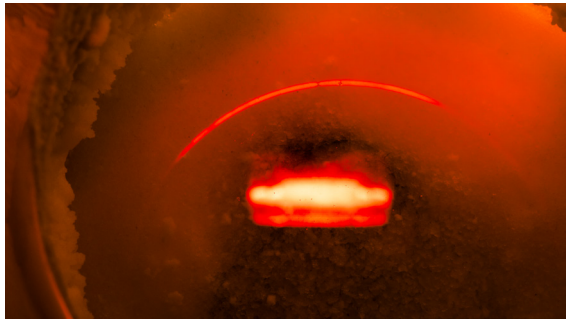
Dans son ouvrage « Silent spring », publié en 1962, la biologiste américaine Rachel Carson alerte ses contemporains sur les effets néfastes des pesticides sur l'environnement et en particulier sur les oiseaux. Les campagnes et les villes se vident de leur chant entrainant un appauvrissement du paysage sonore. Soixante ans après Rachel Carson, une étude européenne quantifie pour la première fois l'impact des activités humaines sur les oiseaux en Europe. [1] En milieu rural, l'intensification de l'agriculture par le recours à de plus en plus d'engrais et de pesticides entraine l'appauvrissement des sols, l'agrandissement des parcelles conduit à la disparation des haies et des prairies. L'évolution de l'urbanisation dégrade voire élimine des formes d'habitat essentielles à certaines espèces (réduction des friches urbaines, disparition des vieux arbres, diminution des trous de boulin par l'isolation des façades). Les volumes sonores d'origine anthropique de plus en plus élevés et constants affaiblissent leurs capacités cognitives, perturbent leurs capacités à communiquer, à éviter les prédateurs, à changer d'habitat. Autant de changements qui ont des conséquences fatales pour ceux que Olivier Messian désignait comme les plus grands musiciens. Bilan : 800 millions d'oiseaux ont disparu depuis 1980. Le combat est-il équitable entre ces poids plumes et cette déferlante d'artillerie lourde nourrie par l'appât du gain ? De la riche variété des espèces ne subsistera-t-il plus que les oiseaux généralistes qui s'adaptent aux changements, tellement adaptatifs que se dressent sur les façades des villes de nouvelles formes de ronces – droites et métalliques celles-là, hostile ? Exit les moineaux et autres espèces spécialistes, particulièrement fragilisés car condamnés si leur habitat disparaît ? De la beauté d'un oiseau en vol ne restera-t-il plus que de pâles imitations volantes maladroites et assourdissantes ? Et de ses envolées musicales, une aube définitivement silencieuse ? L'heure tourne. Tel le pendule à coucou, le coucou gris est là pour nous le rappeler. Entendons son chant, son cri pour un renouveau. Pour une nouvelle ère post-anthropocène où l'humain n'asservirait plus son milieu, ne se penserait plus au-dessus de la nature mais comme faisant partie de la nature, conscient enfin de l'interdépendance de chacun ses maillons.

[1] Farmland practices are driving bird populations decline across Europe - Stanislas Rigal, Vasilis Dakos, Hany Alonso and Vincent Devictor, PNAS)

Viviane Cangeloni, *Mission Vénus23*



Nous sommes de la même nature que le ciel, les étoiles, le soleil, nous sommes poussière d'étoiles et univers à part entière. Ces propos de l'astrophysicien Hubert Reeves ont légitimité mon ressenti de relation intime avec le cosmos comme habitat. J'ai souvent regardé Vénus se lever, si brillante que jadis on la croyait étoile. Vénus si proche de notre planète bleue. Vénus qui depuis les limbes mythologiques enchante notre imaginaire pour célébrer la beauté et l'amour. Vénus qui pourrait avoir soufflé au physicien Freeman Dyson : l'univers savait quelque part que l'homme allait venir. Vénus, dont le mystère intrigue la Nasa à l'heure de la fonte des glaces en Arctique. Pourquoi cette planète très semblable à la nôtre et peut-être jadis dotée d'eau, de végétation, de vie est-elle devenue sa jumelle infernale au point d'atteindre jusqu'à 464 degrés Celsius ? Cet effet de serre a-t-il toujours existé ? Afin d'en savoir plus, un projet spatial est en préparation. Le lancement prévu pour 2028-2031 de DAVINCI et VÉRITAS, deux premières missions couplées suivies de EnVision, a parmi ses objectifs scientifiques d'étudier Vénus pour mieux comprendre l'évolution de la terre et «apprendre quelque chose sur ce qui rend un monde habitable». Et quand la Terre va mal, comment allons-nous ? Aujourd'hui, la Terre nous dirait-elle quelque part qu'à ce stade de pollution l'homme pourrait bien devoir partir ! Ou bien nous demande-t-elle de la comprendre, c'est-à-dire de l'aimer. Ces informations et questionnements ont stimulé ma recherche intuitive sous forme d'une mission fictive Vénus23, avec l'imaginaire pour instrument d'optique. Invitant l'observateur à quitter la position neutre, en remettant en question la nécessité d'objectivité absolue pour découvrir la vérité, je l'invite à s'impliquer en tant que "Je" dans une expérience intérieure en connexion avec l'univers tout en dépassant les filtres de la personnalité égotique.



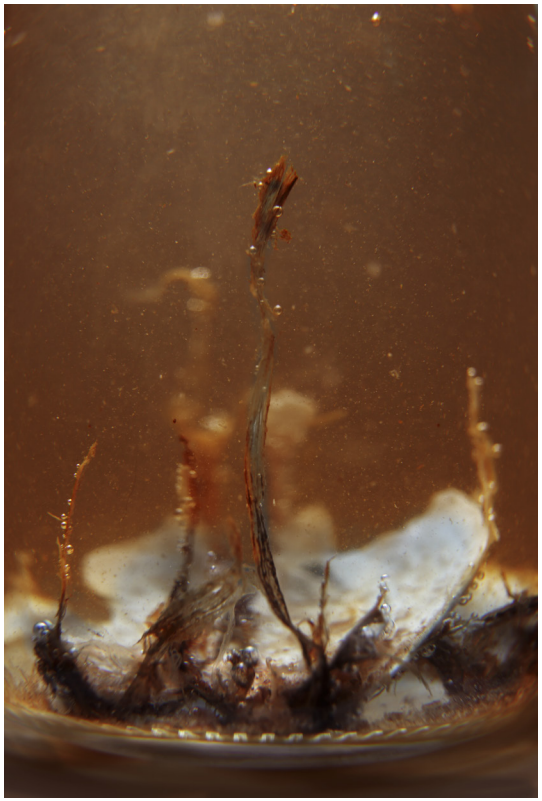
Entre ciel et terre, la mission de repérage Vénus23 nous rapporte des informations visuelles mêlant fiction et réalité.

Marielle Geerinckx, *Révélations botaniques d'une vallée industrielle oubliée*

C'est une histoire fascinante qui s'est déroulée au cœur de la vallée de la Vesdre, dans la région de Verviers. Pendant l'été 2021, la vallée a été touchée par des crues d'une envergure sans précédent. Les berges, longtemps ensorcelées par la Renouée du Japon, ont accueilli une nouvelle narration mêlant le passé industriel de la région à une renaissance surprenante. Entre les années 1800 et le milieu du XX^{ème} siècle, la vallée résonnait de l'activité fiévreuse d'une industrie lainière, traitant la laine importée principalement d'Australie, d'Afrique du Sud et d'Amérique du Sud. La laine brute portait en elle une multitude de graines et de fruits, souvent armés d'épines et de crochets, qui s'accrochaient aux moutons pâturant dans la région. Après le lavage de la laine, ces graines se laissaient emporter avec les eaux usées dans la rivière et dans les années favorables, elles s'épanouissaient sur les rives exposées en aval. En 2022, à la suite des inondations de juillet 2021, des graines enfouies depuis au moins 50 ans, voire plus de 100 ans, ont germé dans les sédiments exposés, dévoilant une collection fascinante de plantes de l'hémisphère sud. Seules les espèces aux graines résilientes, appartenant à quelques familles telles que Convolvulaceae, Cyperaceae, Fabaceae, Geraniaceae, Juncaceae, et surtout Malvaceae, ont eu le privilège de s'épanouir. Le climat sec et chaud de l'été et de l'automne 2022, complice des régions d'origine, a sûrement favorisé l'éclosion et l'épanouissement de nombreuses espèces thermophiles. Au moins 170 espèces ont été dévoilées, majoritairement originaires d'Australie, le berceau ancestral de la laine de mouton. Plusieurs dizaines de ces créatures exotiques n'avaient jamais foulé le sol européen, ni même au-delà de leur aire de distribution naturelle souvent restreinte. Un ballet floral jusqu'alors inconnu a pris vie, bien que la flore adventice lainière ait déjà dansé sur les terres belges, au Royaume-Uni et en Europe centrale. Il est écrit dans les feuilles du temps que toutes ces plantes exotiques s'estomperont dans les années à venir, emportées par l'incompatibilité climatique et l'inévitable retour de la Renouée du Japon. *Révélations botaniques d'une vallée industrielle oubliée* est un récit visuel de la coexistence entre l'industriel et le naturel, entre le passé et le présent. Alors que ces espèces exotiques s'effaceront, elles laissent derrière elles un témoignage de la fragilité de notre écosystème face aux caprices du temps et de l'environnement. Ces plantes ont trouvé refuge là où elles n'avaient rien à faire, un paradoxe écologique célébrant la résilience de la nature qui, malgré les épreuves, persiste à écrire sa propre histoire.

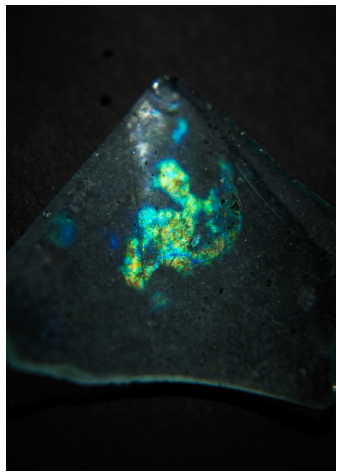
Avec le soutien de Filip Verloove et du Jardin Botanique de Meise

Catherine Rombouts, pH 7,7



À l'heure actuelle, notre planète est à un moment décisif de son histoire, où les conséquences du réchauffement climatique et de l'acidification des océans deviennent de plus en plus évidentes. L'océan, en absorbant un tiers de nos émissions de dioxyde de carbone (CO_2), joue le rôle d'un gigantesque régulateur climatique. Cependant, cette absorption massive n'est pas sans conséquences. Elle se traduit par une acidification des océans, provoquée par la transformation du CO_2 en acide carbonique dans l'eau. Les conséquences sont alarmantes : le pH de l'océan pourrait chuter à 7,7 d'ici 2100, un triplement de son acidité par rapport à la période préindustrielle où le pH était de 8,2. Des études en laboratoire ont révélé que cette acidification accrue à des conséquences dévastatrices. Les récifs coralliens, qui sont des écosystèmes marins cruciaux, commencent à se dissoudre. Environ 60 % des espèces marines, telles que les palourdes, les huîtres, les moules, les ptéropodes, les ormeaux et les coquilles Saint-Jacques, voient leurs taux de calcification, de croissance et de survie chuter de manière significative, les rapprochant dangereusement de la raréfaction voire de l'extinction.

Il est encore temps de prendre conscience de l'urgence, d'écouter nos scientifiques et d'adopter des mesures drastiques pour inverser cette trajectoire néfaste. La préservation de nos océans, véritable poumon de la planète, dépend de notre capacité collective à agir de manière décisive et responsable.

Charlotte de Schutter, L'or blanc est éternel

Dans un monde où les rêves maternels prennent vie au travers d'images idylliques de la mère nourrissant tendrement son enfant, le choix de l'allaitement maternel, créateur de l'or blanc, se dessine comme une quête sacrée. Telles des héroïnes modernes, les mères s'engagent dans cette aventure empreinte de dévouement. Cependant, il est crucial de reconnaître que cet or blanc tant désiré peut, en réalité, porter atteinte à la santé des nourrissons, mettant en péril les enfants tout en plongeant certaines mères dans les méandres de difficultés psychologiques. L'image idéale de la mère allaitante s'est inscrite dans l'imaginaire féminin dès l'enfance, influençant profondément leurs aspirations maternelles. Toutefois, à mesure qu'elles naviguent dans les eaux tumultueuses de la réalité, certaines réalisent que cet idéal peut cacher des risques insoupçonnés. Les PFAS, ces polluants éternels, sont des composés persistants qui se nichent dans divers produits de notre quotidien, imprégnant même notre environnement. Certains les soupçonnent d'exercer des effets néfastes sur la santé, pouvant conduire à des cancers ou des malformations congénitales. Ces substances nocives sont présentes dans une multitude de produits courants, des poêles aux cosmétiques en passant par les textiles. Des études suggèrent qu'elles se tapissent également dans le lait maternel, impactant la santé des nourrissons. Et ce même dès leur période in utero. Selon les statistiques, 99,9% des échantillons de lait maternel analysés contiennent des PFAS, exposant ainsi un nombre significatif de nourrissons à ces composés potentiellement dangereux. En Belgique, des concentrations alarmantes de PFAS ont été détectées dans la région de Zwijndrecht à Anvers, autour de l'usine du géant de la chimie 3M. Des niveaux élevés ont également été mesurés dans d'autres régions, illustrant une préoccupation mondiale. Les mères font face à la difficulté de faire des choix éclairés au cœur d'injonctions contradictoires, de pressions sociales persistantes et des normes imposées par la société. Depuis le commencement de ce travail photographique, une étude publiée dans la prestigieuse revue scientifique The Lancet vient étayer les inquiétudes quant à cette pollution et ses implications sur la santé des jeunes enfants.